

ne possèdent pas les mêmes qualités ; les uns sont propres à la culture du blé les autres à celles des pois, ceux-ci à la culture de l'avoine, ceux-là à celle du seigle ; d'autres feront d'excellents pâturages. Cela vient d'une multitude de causes ; tantôt de la nature même des sols tantôt de son inclinaison. Or, si l'on confie à différents terrains des grains qui ne leur conviennent pas, et qui ne pourront y trouver les substances dont ils se nourrissent et qui entrent en plus grande partie dans leur composition, les grains ne compenseront pas les dépenses qu'ils auront coûtées.

Un cultivateur doit donc s'appliquer à bien connaître le caractère du sol de toutes les parties de sa terre ; savoir ce qu'il lui faut d'animaux, et quelle espèce de fumier son terrain requiert. (1) Toutes ces connaissances peuvent facilement s'acquérir soit par la lecture des traités qui les enseignent, soit par la conversation avec un agriculteur qui les possède déjà. — *Journal d'Agriculture.*

Engraissez votre terrain.

L'été est maintenant fini, et chacun songe à préparer la terre pour une nouvelle récolte. Cette préparation consiste en plusieurs opérations : l'épandage, le labour, l'égout, etc., etc. A part cela, il est une chose à faire en quelque façon plus importante que toute autre, parce qu'elle doit les précéder. C'est l'amélioration du sol, qu'on obtient soit par l'amendement, soit par l'engrais au moyen du fumier. On amende le sol en y mêlant quelque autre terre renfermant des matières qui manquent au sol qu'on veut améliorer, et qui lui sont cependant nécessaires, si l'on veut qu'il rende en produits plus que la valeur des dépenses qu'il a occasionné par l'ensemencement. Tels sont l'humus, la marne, la chaux, le plâtre, etc., etc. Mais, quand on veut améliorer le sol au moyen du fumier, on appelle cette opération plus particulièrement, engraisser la terre.

Il est absolument nécessaire d'engraisser la terre sans cela on perd son temps, ses peines, et son grain. Combien de terres rapportaient des récoltes abondantes autrefois, qui aujourd'hui sont considérées comme de mauvaises terres ! D'où vient cela ? C'est qu'on a semé sur ces terres grains sur grains, sans jamais l'engraisser.

(1) A ce sujet, nous nous permettons d'observer qu'un cultivateur ne peut pas ordinairement séparer ses différents fumiers, et le pourrait-il qu'il serait guère recommandable de le faire. Le mieux est de mélanger tous ses fumiers et d'y ajouter de la terre sèche pour empêcher une décomposition trop rapide. — *[Réd. S. A.]*

On a ainsi enlevé au sol toutes les substances nutritives qu'il possédait, et on ne les lui a point rendues ; on l'a épuisé.

Que fait une plante ? Pour croître et se développer, il lui faut de la nourriture. Or cette nourriture, elle prend un peu partout ; dans l'atmosphère, et le sol, mais surtout dans le sol. Ses racines vont chercher partout les matières qui lui conviennent, le suc dont elle se nourrit. Elle en absorbe la quantité suffisante pour atteindre sa maturité. Et supposons que l'on sème une terre plusieurs années de suite avec le même grain, ou même avec des grains différents, ces plantes finiront par lui enlever toutes ces matières nutritives, or quand elle ne possèdera plus ces substances, comment voulez-vous qu'elle puisse vous donner d'aussi bonnes récoltes que lorsque vous avez commencé à la semer. Si elle n'a plus de sève, elle ne peut donner sa vie.

Il faut donc, à mesure qu'on enlève au sol, par les récoltes, une partie de sa richesse, lui remettre intégralement ce qu'on lui a ôté. Car elle ne nous donne qu'à condition qu'on lui rende.

C'est un prêt qu'elle fait à meilleure condition, si l'on veut, que les usuriers qui prêtent à douze par cent, car elle donne cent fois plus qu'elle ne demande ; mais dans tous les cas, le principe est là ; il nous lui faut rendre ce que les récoltes lui ont enlevé.

Cette restitution se fait par l'application du fumier.

Le fumier contient en lui tous les sels, les gaz, dont se nourrit la plante. On doit donc en répandre abondamment sur le sol. Il ne faut pour cela épargner aucun sacrifice. Car le profit qu'on en retire fait bien plus que compenser la peine qu'on s'est donnée. Ce sont des sacrifices payés au centuple.

Il en coûte souvent au cultivateur de faire quelques déboursés pour se procurer le fumier, c'est à tort, car il peut être certain qu'il sera toujours amplement payé de son trouble, et qu'il en aura plus que pour son argent.

N'hésitez donc pas, si vous n'avez pas autour de vos bâtiments, assez de fumière pour engraisser votre terrain, procurez-vous-en ailleurs. (1) Mais tou-

(1) Un bon moyen est de nourrir et engraisser avant de bétail que possible. Cultivez le trèfle et les lentilles, dépensez vos menus grains et conservez précieusement toutes les parties du fumier. Assurez-vous des litières et des absorbants en quantité ; chalez les pièces que vous destinez aux semis de graines de prairies et plâtres vos trèfles. Cultivez des fourrages pour couper en vert pendant les chaleurs d'été, les mauvais temps d'automne et bientôt vous verrez doubler et tripler vos fumiers. — *[Réd. S. A.]*

jours engraissez richement votre sol. C'est le meilleur avis que nous puissions vous donner.

— *Journal d'Agriculture.*

APICULTURE.

Le rossignol est l'ami des abeilles

En janvier 1869, dans une visite faite à mon rucher, j'ai trouvé deux colonies faibles en population et n'ayant que peu de provisions.

Au lieu de fournir à chacune d'elles de quoi passer le reste de l'hiver, je résolus de les réunir. Mais la rigueur de la saison ne permettant pas de procéder au mariage en plein air, je transportai mes deux ruches dans la serre, et ôtant aux abeilles toute liberté de sortir, je les abandonnai d'abord, afin de laisser leur température se mettre en équilibre.

Le lendemain, tout en m'occupant des préparatifs de l'opération, il me vint à la mémoire qu'un des meilleurs Traités d'apiculture faisait au rossignol le grave reproche de manger les abeilles. Dans les localités où les moineaux sont abondants, dit le savant auteur de ce Traité, on les voit constamment près des ruches, à l'époque où les abeilles en sortent des nymphes blanches dont ils alimentent leurs petit. Comme ils happent souvent les abeilles en se saisissant de ces nymphes, il faut les traiter en ennemis : il faut en faire autrui à l'égard des rossignols, des hirondelles et des lézards que l'on aperçoit près du rucher... Et ailleurs, je lis que " les possesseurs de ruches regardent avec raison la mésange comme ennemie des abeilles. "

Comme on le voit, le rossignol se trouve dans la catégorie des malfauteurs de la pire espèce.

Pour vérifier ce fait, l'occasion était belle, car j'avais précisément en liberté, dans la serre, un rossignol, un moineau friquet, des fauvettes et des mésanges bleues.

Si je viens défendre un des merveilleux musiciens de la création, ce chante infatigable des nuits de printemps, ce n'est pas que la chose soit bien utile, car je ne pense pas que jamais un apiculteur ait porté sur sa gorge un doigt meurtrier ; mais je ne serai pas fâché de laver la seule tache que l'on croit trouver à ce charmant oiseau.

Après les précautions d'usage, je me suis mis en devoir de marier mes deux colonies par juxtaposition d'une ruche sur l'autre.

Cette première opération terminée, j'ai pu recueillir, sur les tabliers devenus libres, une certaine quantité d'abeilles mortes de faim ou de vieillesse, et j'appelai mon rossignol pour